

ONZIÈME LETTRE.

A bord de la VILLE DE VERVIERS.
Entre l'Equateur et Zongo.
Juin-juillet 1892.

.....

Je suis à bord de la *Ville de Verviers*, un petit steamer à hélice; mes compagnons de route sont : le commandant du génie Balat, destiné à prendre le commandement de l'expédition de l'Ubangi; Grillet, agent de la S. A. B., et le mécanicien faisant fonctions de capitaine.

Le personnel noir se compose de huit Bangalas, les boys et dix soldats.

Nous remorquons une baleinière chargée.

Quittant Equateurville, où reste Liégeois, faute de place, nous descendons le fleuve jusqu'à l'embouchure de l'Ubangi; voyage entre les îles sans événements particuliers; le soir, nous stoppons; une tente est dressée, j'y logerai avec Grillet, un gentil garçon; la cabine du bateau est occupée par le commandant et le mécanicien.



Ces chaloupes à vapeur, jaugeant à peine trois tonnes, sont loin d'offrir le confort des grands steamers; cependant, en artiste, je les trouve plus agréables; ils permettent de longer les rives, de s'arrêter plus souvent; bref, de vivre plus intimement avec le pays qu'ils parcourent.

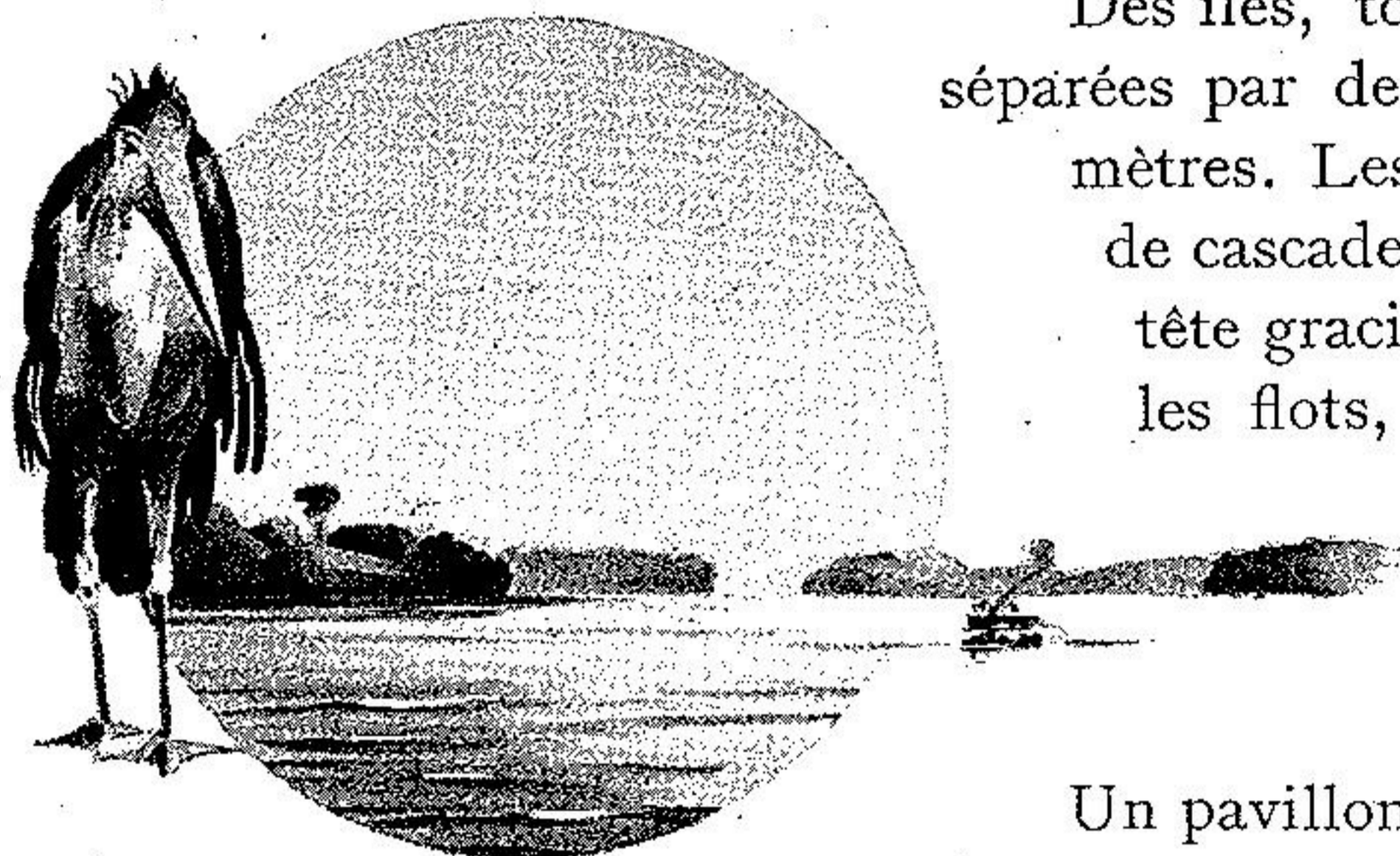
Les moustiques sont nombreux, et ma nuit est agitée; je transpire, je transpire!!... Au fait, ce serait bien ce traître de petit claret portugais, revenu dans ma coupe après deux mois d'absence.

En route, au lever du jour. L'eau change de couleur; au jaune purin du Congo succède une teinte grise plus propre; la vitesse du bateau se ralentit; nous sommes sur l'Ubangi.

Des îles, toujours des îles, couvertes de forêts, séparées par des chenaux larges parfois de deux kilomètres. Les lianes donnent à la verdure des airs de cascades; de nombreux palmiers dressent leur tête gracieuse; contre la rive, se baignant dans les flots, des buissons chargés de fleurs nous envoient leurs bouffées odorantes. Nature d'un charme étrange, mélancolique, que nous contemplons silencieusement.

Un pavillon tricolore flotte joyeusement au-dessus d'un village de la rive française; nous le saluons et abordons pour acheter des vivres. La réception est bonne, mais le chef, ayant offert deux poissons, nous dit des sottises parce que le cadeau en retour est trop mince. Nous sommes sur le territoire de la République; il faut être large et payer cent vingt mitakos ce qui en vaut soixante.

Tandis que le commandant parle, je me mets en route avec un pot de sel et ai un succès fou! Les nymphes des Folies-Bergère ne m'auraient pas plus cajolé que ces grimaçantes négresses; mes pincées



de la manne précieuse tombent comme des louis d'or; les jeunes filles avancent leur torse nu, ayant remarqué, les coquines, que je donnais volontiers pour indemniser d'une petite privauté; deux d'entre elles saisissent chacune un poil de ma barbe d'une main et tendent l'autre pour mendier, tout en riant et racontant des histoires auxquelles je ne comprends rien. Bref, avec une demi-livre de sel, j'achète trois poules, quatre œufs et fais la conquête de vingt femmes magnifiques ?

Quand le steamer reprend sa marche, tout le village exécute la danse du ventre... et moi aussi !

Le mécanicien tue un singe d'un coup d'albini; j'admire une fois de plus les Bangalas sautant à l'eau pour aller le chercher et le ramenant en quelques minutes d'une forêt inextricable.

Le lendemain, nous arrivons à une grande agglomération Mobangi, de la rive de l'Etat. Les indigènes sont accueillants, mais refusent de vendre des vivres; j'essaie encore une petite distribution de sel et en suis pour mes frais, n'obtenant ni œufs, ni poules, rien que des sourires, médiocrement utiles !

Pendant deux jours se succèdent de nombreux villages ayant tous le même aspect : une éclaircie, des chimbèques entre les bananiers, l'accès barricaqué du côté de la rivière. Les natifs, impassibles, nous regardent; ils sont armés de lances et de sagaies, peints au n'goula et ceints du pagne rouge dont j'ai parlé à l'Equateur.

Fréquents arrêts pour essayer de nous ravitailler; peine inutile, ils ne veulent pas vendre, et, à toutes nos sollicitations, répondent « té », non, avec leur flegme habituel.

Exaspérés, nous nous vengeons en leur jouant un vilain tour. Tantôt, pendant une palabre, deux esclaves se sont approchés, demandant en secret de les sauver de la marmite; ils doivent être immolés le soir même. La réponse ne se fait guère attendre; mais, n'ayant pas la force, il faut employer la ruse et nous complotons un enlèvement qui se fait, une centaine de mètres en amont, avec une

dextérité remarquable. Je m'attendais à une explosion de joie, à des élans de reconnaissance de la part de nos deux libérés; ils n'ont pas même l'air ému et vont s'installer près de leurs frères noirs comme si rien ne s'était passé.

La rivière s'élargit encore; sur les bancs de sable à fleur d'eau dorment de monstrueux crocodiles; nous ne parvenons pas à en tuer un seul. Avec les plaines d'herbes se montrent les hippopotames; on les voit au loin par bandes de quarante, cinquante, chauffant au soleil leur panse rebondie; à l'approche du steamer ils gagnent leur humide élément, et, lorsque nous passons, leur tête seule paraît et disparaît lentement. Nos balles n'ont pas plus de succès que sur les crocodiles; il est vrai que nous ne chassons guère sérieusement; le commandant a des raisons pour atteindre Zongo le plus vite possible, aucune minute n'est à perdre.

Nous filons bon train, faisant nos dix lieues par jour. Seulement nos femmes manquent de vivres, ce qui risque de nous causer de grands retards.

Les indigènes refusent toujours de vendre leurs chikwangues et leur bananes; parfois même, ils sont en armes à notre arrivée; devant notre attitude pacifique ils déposent les lances mais n'apportent néanmoins que quelques poules, insuffisantes pour nourrir notre personnel.

Nous ne savons à quoi attribuer cette obstination; ces sauvages déroutent toutes nos conjectures par des explications impossibles. A la sempiternelle demande faite à deux noirs, seuls devant les chimbèques d'un village, ceux-ci répondent que tout le monde est mort de faim, qu'eux seuls survivent à la famine. Arrive maladroitement un troisième moricaud; les premiers ne se déconcertent pas et manifestent un grand étonnement en le voyant!

Cependant la réserve du garde-manger est épuisée. Dans un court conseil de guerre, nous décidons que si, au prochain arrêt, on refuse

encore des vivres, ils seront pris de vive force. Il n'a pas fallu recourir à ce moyen extrême et impolitique, nos hommes ont enfin trouvé à acheter des bananes aux habitants d'un village de l'État, à première vue assez rébarbatif. Des mâchoires de crocodiles ornent le toit des chimbèques, des montagnes de têtes d'hippopotames et d'éléphants garnissent les places publiques, une partie de squelette humain est pendue à un arbre!

Nous quittons les Mobangi pour les N'Gombés, une race puissante occupant une grande partie du territoire à l'est de l'Ubangi, et, deux jours plus tard, nous arrivons à une première série de villages, s'étendant sur trois ou quatre kilomètres de longueur. Vus de la rivière, ils sont merveilleux : des arbres immenses (figuiers sycomores, je crois), sous lesquels cent hommes tiendraient à l'aise; des bananiers clairs, devant la sombre forêt; des cases timides, laissant entrevoir leurs toits; tout cela perché sur une muraille éblouissante aux dentelures de plantes grimpantes.



Les noirs, peu farouches, garnissent la berge; à peine débarqués, ils nous entourent à distance respectueuse; s'enhardissant, les hommes, les femmes, puis les enfants, s'approchent afin d'examiner de plus près ces voyageurs fantastiques; à chaque mouvement un peu brusque, ils reculent terrifiés mais reviennent aussitôt riant de leur frayeur.

Les N'Gombés sont superbement bâtis, d'une charpente impeccable; impossible d'imaginer des êtres mieux faits.

Leurs cheveux sont rasés, ménageant quelques houppes fantaisistes; les incisives de dessus sont arrachées; sur le corps, des tatouages en losange font un très joli effet; les vêtements, des ceintures à longues franges de fibres non tressées, sont teints en noir ou rouge brun; des

femmes superposent dix, quinze, vingt de ces jupes, ce qui leur donne l'allure de danseuses. Le cuivre rouge indigène remplace le laiton importé, mais je vois peu de bijoux.

Les boucliers sont simples et d'un joli tissu tordu, le couteau plus petit que celui des Mobangis, par contre les lances ont un fer très grand.

Malgré nos richesses étalées et un discours éloquent, nous avons encore du mal à acheter des vivres; Grillet même, si brillant parleur, ne réussit pas. Les moricauds nous dévisagent, ahuris et stupides avec leur balle reluisante!

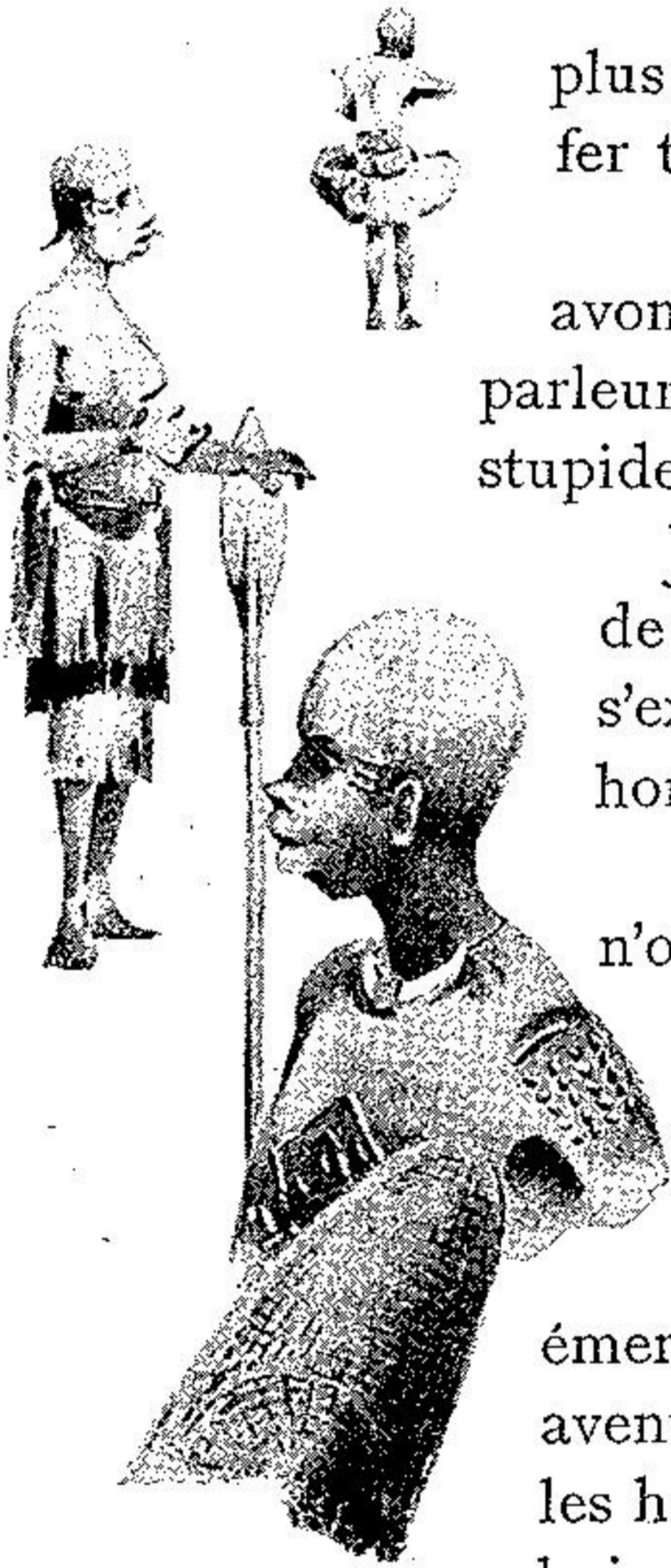
Je remarque que les naturels regardent avec complaisance un de nos Bangalas, gras et dodu; l'un d'eux s'avance même, et, s'exprimant par gestes significatifs, nous fait comprendre, horreur! qu'il désire nous l'acheter pour le manger!

Voilà donc la marchandise qu'ils veulent et pourquoi nous n'obtenons pas de vivres.

.....
Premier juillet, fête de l'Etat! Nous campons à l'emplacement du poste français de Modzaka, abandonné.

Tristes débris d'un travail opiniâtre; les arbres cultivés émergent encore çà et là, étouffés par les plantes sauvages; des avenues de jadis, il reste à peine un sentier difficile que parcourent les hippopotames et les antilopes dans leurs courses nocturnes. Les bois sont saccagés par les éléphants et ce doit être un joli désastre quand un troupeau de ces pachydermes s'avise de faire une tournée dans des plantations.

Le soir, nous faisons une orgie folle, moralement, car matériellement une demi-bouteille de Moët, la dernière, pétillante seule dans nos tasses. Mais la gaieté supplée amplement à la pénurie de liquide et tous les airs connus et inconnus font retentir les échos de l'Ubangi.



Nous continuons notre route doucement, à cause du courant, échouant parfois sur les nombreux bancs de sable, toujours au milieu des mêmes paysages d'îles boisées et de plaines d'herbes, pâturages d'hippopotames.

Les villages nombreux ont un type absolument nouveau, les habitations ne sont plus isolées mais accolées, formant des rues perpendiculaires à la rive, barrées du côté de la forêt par un chimbèque de chef ou homme important, en apparence du moins.

La construction de ces cités est assez curieuse; elles se composent d'une longue galerie commune où se font toutes les opérations journalières; au fond, des boîtes en nattes servent d'alcôve.

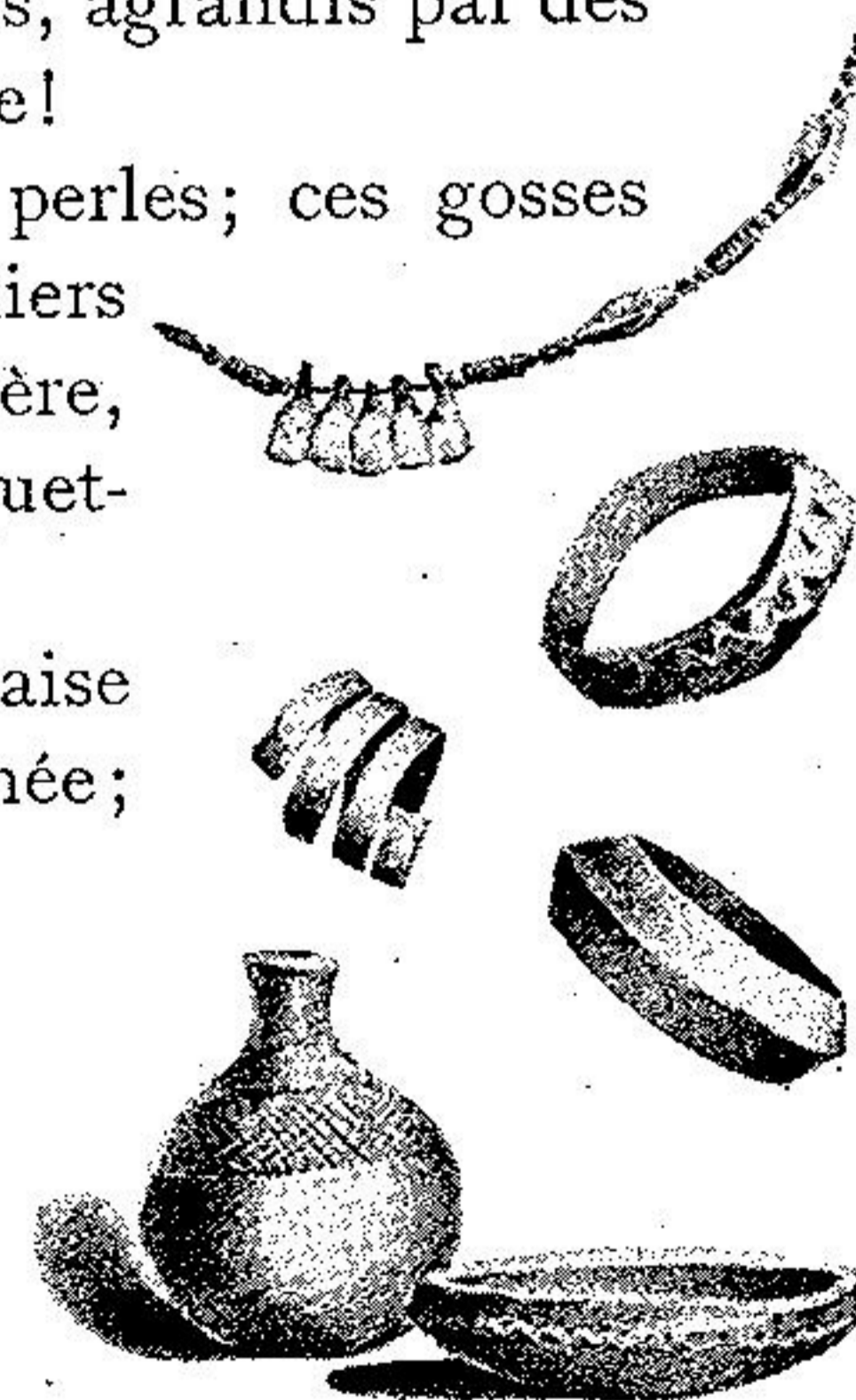
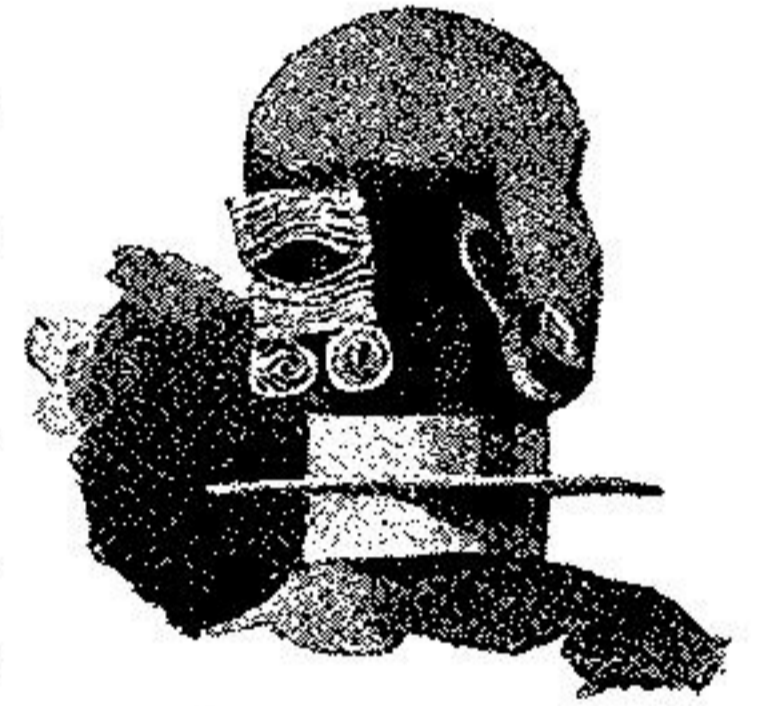
Aucune plantation dans les villages; seuls se dressent quelques rares palmiers. Tout autour une palissade puis un fossé les défend contre les incursions des N'Gombés de l'intérieur.

Le costume des femmes reste le long pagne de fibres, quelquefois un filet à larges mailles, pour être plus au frais, probablement. Les bijoux sont nombreux et variés : bracelets de laiton, plus souvent de cuivre rouge; colliers de perles diverses, de dents humaines ou de chiens, débris glorieux des repas. Quelques élégantes portent un large carcan de cuivre rouge et, dans les cheveux, un ornement original découpé dans le même métal.

Les tatouages de la face disparaissent en grande partie, mais ces sauvages se font dans les oreilles des trous énormes, agrandis par des rondelles de bois augmentant chaque jour de calibre!

Dans les cheveux des enfants on tresse des perles; ces gosses sont généralement chargés des colliers et des bracelets hérités de leur mère, abdiquant à leur naissance toute coquetterie.

Comme industrie, de la mauvaise vannerie, de la belle poterie très ornée;



enfin comme mœurs : vivre de pêche, chasser l'éléphant, acheter des esclaves, puis les manger et recommencer.

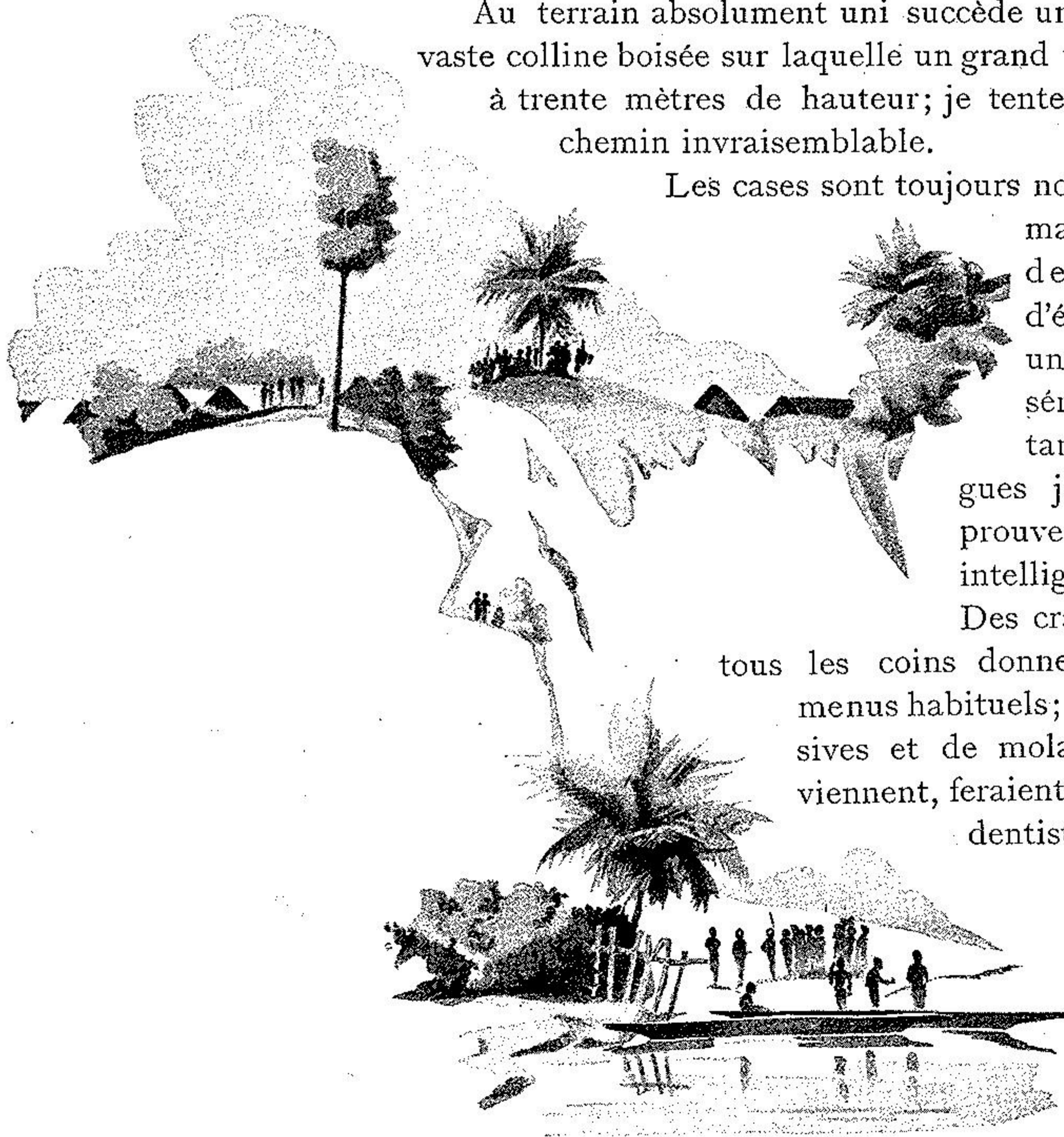
Au pied d'un palmier, je vois un dallage fait de crânes humains, tandis que partout trônent les débris de leur sinistre cuisine. On ne croirait pas au cannibalisme de ces gens à l'air doux et pacifique; ils n'ont du reste pas conscience de l'horreur qu'ils inspirent et considèrent les esclaves comme viande de boucherie.

Réflexions désagréables; si nous n'avions pas nos fusils, ils nous considéreraient comme de vulgaires moutons et nous feraient bien vite mijoter dans leurs belles poteries!

Au terrain absolument uni succède une, mais une seule vaste colline boisée sur laquelle un grand village est perché, à trente mètres de hauteur; je tente l'escalade par un chemin invraisemblable.

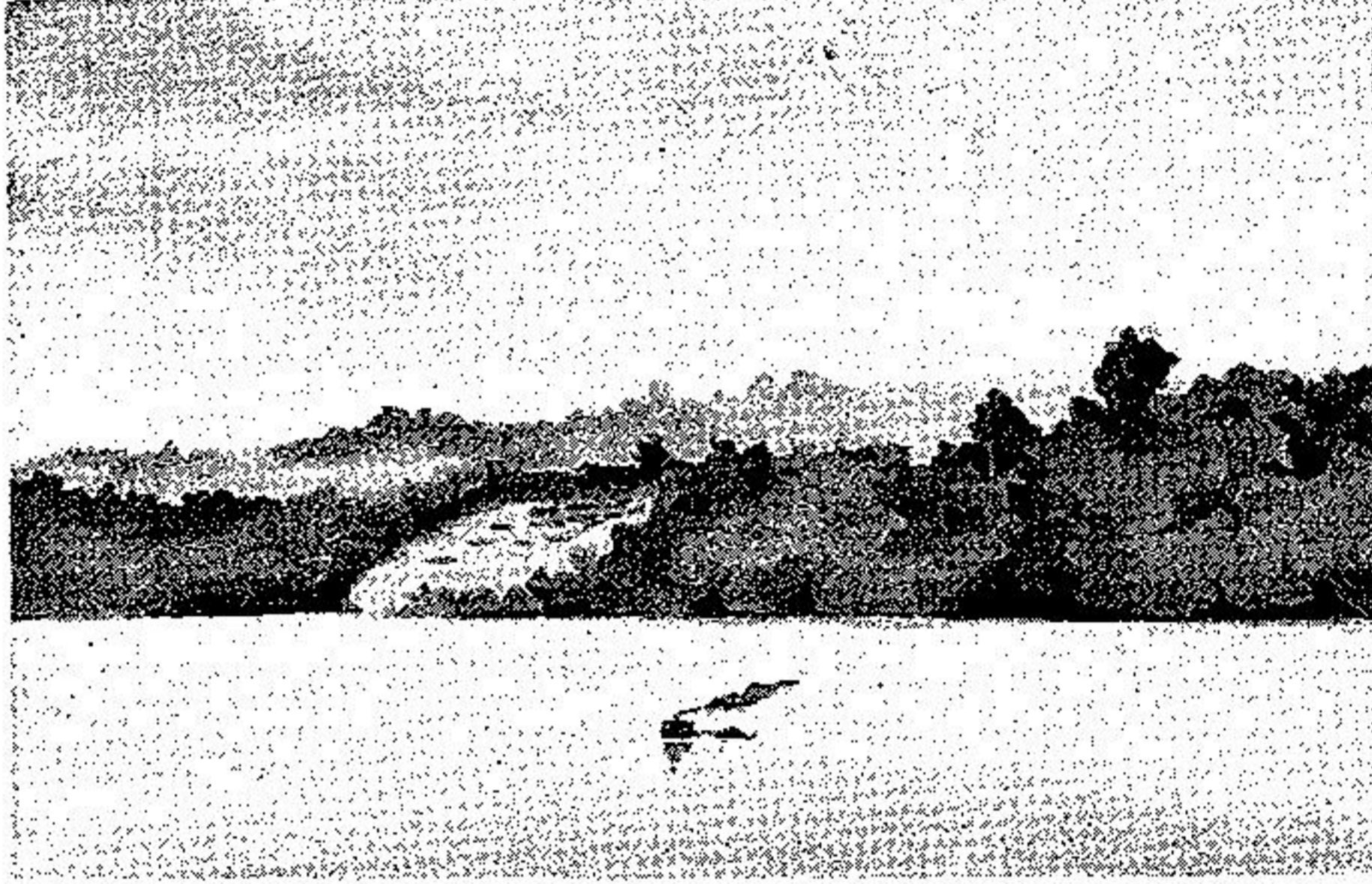
Les cases sont toujours normales à la rive, mais séparées l'une de l'autre; faites d'écorces, elles ont un aspect assez misérable. Les montants, débris de pirogues joliment sculptés, prouvent une certaine intelligence artistique. Des crânes roulant dans

tous les coins donnent une idée des menus habituels; les colliers d'incisives et de molaires qui en proviennent, feraient la fortune de nos dentistes.



Je vois une femme portant son enfant dans un panier, berceau ambulante!

Le fleuve reprend son ancien aspect, tout plat; des forêts, encore des forêts, aux arbres immenses. Les buissons de la rive sont couverts



d'une plante parasite, variété d'orseille, pendant comme une glauque chevelure.

Les lianes-caoutchouc croissent en abondance.

Comme faune, il y a à remarquer la chauve-souris tête-de-cheval, formant des bandes innombrables.

Nous arrivons à « Boso-Maba », extrémité d'une suite ininterrompue de cases, longée pendant cinq heures.

Les indigènes ont des raisons pour se montrer prudents ayant mis récemment en fuite un agent de la S. A. B., après lui avoir mangé la plupart de ses hommes. Ce n'est pas le moment de régler cette affaire; aussi, nous les tranquillisons; ils s'enhardissent jusqu'à envahir le bateau, qu'un coup de sifflet nettoie comme une volée de mitraille; il était temps, car plusieurs objets auraient disparu.

Les vivres abondent et l'abstinence des premiers jours est largement comblée. Nous réunissons pas mal d'œufs; je n'en ai pas vu autant depuis mon arrivée en Afrique!

Les guerriers ont fort bel air sous leur cuirasse dorsale en cuir, et les femmes, les jeunes, sont de ravissantes sauvagesses.

Le laiton a peu de valeur; les indigènes préfèrent le cuivre



rouge qu'ils possèdent en grande quantité; je ne puis savoir d'où il leur est venu. Quant au fer, ils l'extraient eux-mêmes du minerai au moyen de forges catalanes.

Les oripeaux sont excessivement nombreux : ceintures, colliers, jambières, bracelets, boucles d'oreilles, épingles. Pour les confectionner, ils emploient tout ce qui leur tombe sous la main : perles de verre, de porcelaine, de cuivre, de fer, dents et griffes d'animaux, doigts humains séchés, cornes d'antilopes minuscules, bâtonnets, graines, noyaux.

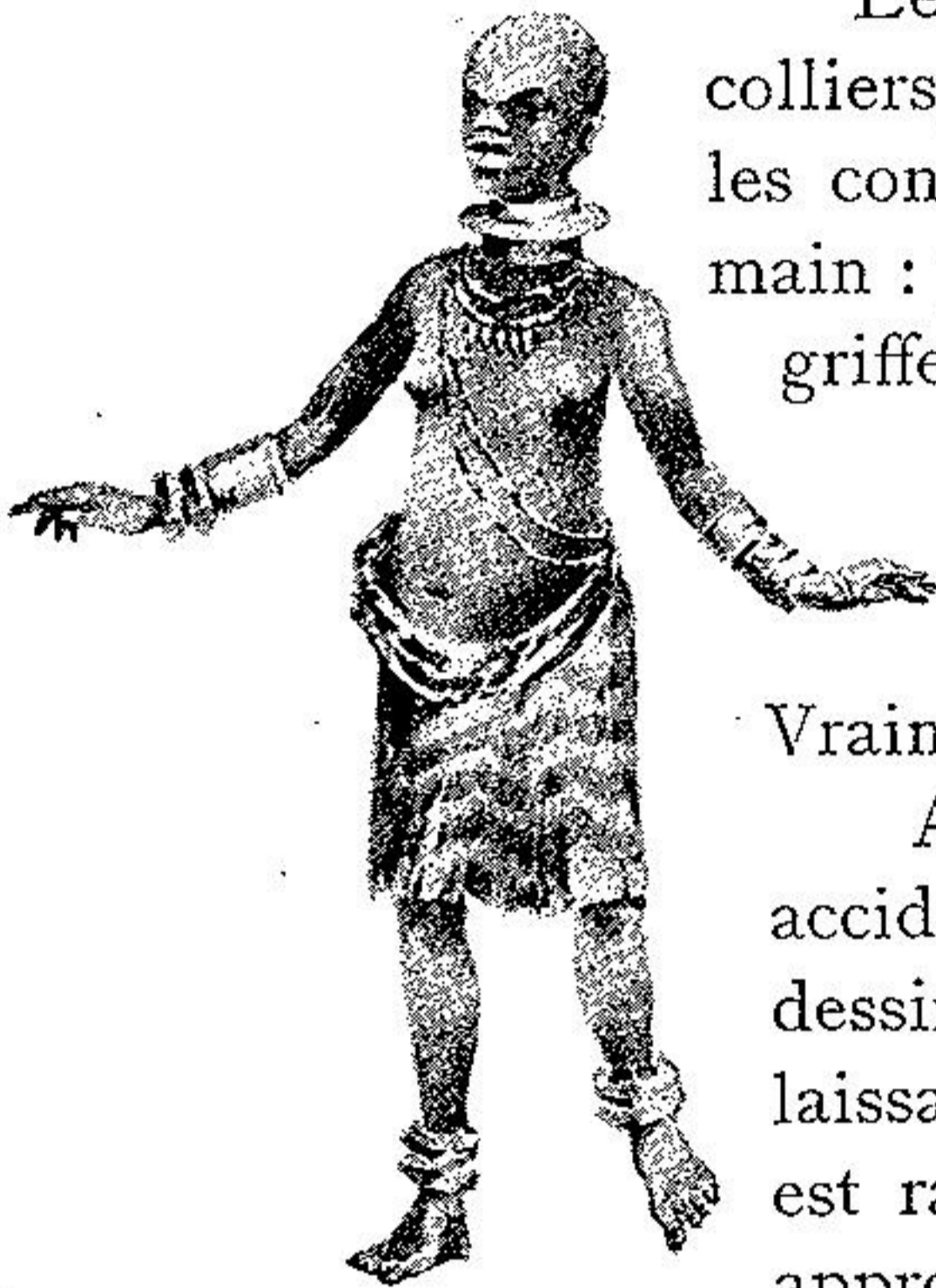
Ils demandent des étoffes en paiement des denrées qu'ils nous fournissent; que peuvent-ils bien en faire? Vraiment, les femmes auraient tort de les employer à se vêtir!

A partir de Boso-Maba, nous entrons dans la région accidentée de l'Ubangi. Je vois avec plaisir les montagnes se dessinant dans le lointain; la forêt devient moins dense, laissant place à quelques savanes; le courant de la rivière est rapide, difficile même à remonter par moments. Nous approchons de Zongo.

Encore quelques villages et nous y serons; avant de fermer ma lettre, je tiens à résumer les impressions que me laisse ce voyage de seize jours dans une région encore si peu connue.

Le bas Ubangi, d'un parcours de cent vingt-cinq lieues, traverse un pays plat, boisé et riche, à en juger par sa densité de population. Les races qui l'habitent, principalement les N'Gombés, sont d'une beauté peu commune; leurs manifestations artistiques spontanées laissent espérer un développement intellectuel facile, leur aspect belliqueux dénote une certaine noblesse de caractère.

Certes, nous n'avons pas trouvé chez tous les indigènes une hospitalité très cordiale, mais faut-il leur en faire un reproche; accoutumés à ne recevoir des visites que d'ennemis barbares, ils restent sur la défensive; à nous de leur inspirer confiance et de leur



faire comprendre l'avantage d'un protectorat puissant mettant fin à leurs discordes.

Je suis convaincu que la civilisation trouvera un champ d'action étonnant chez ces hommes encore à « l'âge de fer ». La traite et le cannibalisme disparaîtront avec le progrès; nos pères ne faisaient-ils pas de sacrifices humains, et Rome, la grande Rome, ne jetait-elle pas ses esclaves dans l'arène?

